

Auteurs Ã©trangers

ComprÃ©hension de lecture et invention d'Ã©criture (niv B2)



Â Â Â Â

Â Luba Jurgenson :Â En savoir +>>Â Â Â Linda LÃª :Â En savoir +>>

Nous, mÃ©tÃ©ques et auteures franÃ§aises

NÃ©e Ã Moscou, Luba Jurgenson a quittÃ© avec sa famille l'URSS pour Paris Ã l'Ãge de 17Â ans, enÂ 1975. Aujourd'hui, elle enseigne la littÃ©rature russe, traduit du russeÂ etÂ Ã©crit des nouvelles, des romans et des essais en franÃ§ais.Â DansÂ Au lieu du pÃ©ril, elle se penche sur la coexistence des deux langues en elle : comment vit-on, pense-t-on et Ã©crit-on dans une langue qui n'est pas sa langue natale ? Une rÃ©flexion Ã laquelle font Ã©cho les deux nouveaux livres de Linda LÃª, un essai, Par ailleurs (Exils), et un roman, OEuvres vives. Si elle a perdu tout contact avec sa langue natale aprÃ©s avoir quittÃ© le Vietnam pour la France enÂ 1977, son oeuvreÂ n'est est pas moins marquÃ©e par la question de l'origine, de l'expatriation et de l'altÃ©ritÃ© linguistique. " Le Monde des livres " les a rÃ©unies pour les faire dialoguer autour de cet " entre-deux " qui sous-tend et peut-Ãªtre mÃame fonde leur Ã©criture.

Souvent, dans la littÃ©rature, l'exil est vÃ©cu comme une souffrance. On pense par exemple Ã cette phrase terrible de Norman Manea : " EnÂ me donnant un passeport, on m'a coupÃ© la langue. " MaisÂ vos -expÃ©riences semblent bien plus positives.

Luba Jurgenson

C'est une expérience heureuse que je raconte. Je n'ai pas eu l'impression qu'on m'a coupé la langue : on m'en a donné une autre. En écrivant ce livre, je voulais m'inscrire contre l'idée que l'exil est un traumatisme, un enfermement. Je suis sûr qu'il peut y avoir une immigration heureuse. Fuir un pays où l'on est esclave, c'est un bonheur avant tout, ce n'est pas une perte.

Linda L^a

C'est une épreuve, mais une épreuve exaltante, de découvrir un autre pays et une autre langue. Dans Par ailleurs (Exils), je cite ce mot d'André Gide selon lequel il n'y a pas d'artiste qui ne soit le produit d'une transplantation, d'une hybridation. Le dépaysement est vital.

Est-ce pour susciter ce dépaysement que vous avez toutes les deux fait le choix d'écrire en français, qui n'est pas votre langue natale ?

L. L. Ce n'était pas un rejet mais un choix primordial à un moment, et qui correspondait au rêve que j'avais quand j'étais encore au Vietnam. Je lisais la littérature française en me disant qu'un jour, j'aurais peut-être l'audace d'écrire. J'ai fait le grand saut en français.

L. J. Nous nous rejoignons. Si j'avais écrit en russe, j'aurais écrit dans une langue qu'on ne parlait pas autour de moi et à laquelle je ne pouvais pas me ressourcer. Le français m'a donné la liberté de m'affranchir du poids de ma culture. Il m'a donné une audace, un irrespect que je n'aurais pas eu autrement.

L. L. Pour moi aussi, le français a été un catalyseur. A partir du moment où j'ai pris la décision d'écrire en français, j'ai eu l'impression de franchir une frontière que je n'avais pas encore franchie dans mon esprit en venant en France. J'ai eu cette impression que des portes s'ouvraient à l'infini avec la littérature que je lisais ici et avec l'idée que j'écrivais dans une langue qui m'était étrangère.

Depuis votre départ, vous êtes chacune retournée dans votre pays natal. Comment se sont passés ces retours ?

L. L. J'ai quitté un pays au bord de la famine, qui allait s'engager dans une guerre contre le

Cambodge. Je tournais le dos au Vietnam, à sa langue et à mon père, qui représentait tout cela. La première fois que j'y suis revenue, c'était pour l'enterrement de mon père et le pays commençait à s'ouvrir un petit peu. Je ne sais pas ce qui était le plus bouleversant, remettre le pied sur le sol natal ou comprendre qu'entre mon père et nous, mes soeurs et moi, c'était une histoire réellement terminée. Il y avait aussi des choses assez drôles : on me prenait pour une Japonaise. Il y avait encore ce sentiment d'étrangeté total. J'ai retrouvé les sonorités de la langue que je pensais avoir oubliée, et je m'apercevais que je comprenais presque tout, même si je ne saisis pas toutes les nuances. Renouer avec cette langue m'ouvrait.

L. J. Je n'avais pas perdu contact avec le russe, puisque je le parlais en France avec ma mère. J'avais commencé à faire des études de lettres pour m'approprier la littérature française et j'ai alors bifurqué vers la littérature russe. Il y a eu une sorte de sauvetage du russe par le biais d'une écriture autre, théorique, qui n'est pas l'écriture de fiction. Cela m'a permis, sans comparer ces deux mondes, d'avoir deux territoires. En revenant en Russie, j'ai eu l'impression de revenir où poussent les mots. Le corps se souvient des premiers mots, et j'en ai un peu retrouvé le goût dans la bouche. Ça a été très fort et je suis restée presque muette la première journée, j'avais peur d'avoir oublié la langue.

Dans " Par ailleurs (Exils) " vous évoquez, Linda Léa, deux types d'exil, l'expatriation et " l'exil de l'intérieur ", ce sentiment d'être un étranger dans son propre pays. Luba Jurgenson, est-ce quelque chose que vous avez aussi ressenti ?

L. J. Je n'ai jamais été confrontée au rejet ou au racisme en France. En revanche, en URSS, j'étais dans une situation de marginalité totale, que ma famille avait choisie pour mener une résistance passive au régime. Mais il y avait quelque chose d'indéfinissable dans ce sentiment d'être différente. En découvrant, au moment de partir, que j'étais juive, j'ai éprouvé la grande jubilation de pouvoir mettre un mot sur ma différence. Même si ce mot ne pouvait pas absorber entièrement ce sentiment d'étrangeté.

L. L. D'ailleurs, au Vietnam, j'allais au lycée français, je me sentais en marge par rapport à mes camarades, un peu étrangère. Ce n'était pas comme quand je suis arrivée ici, où j'ai ressenti l'orgueil d'être une " môme-tique ".

C'est l'inverse de ce que vit le père du personnage principal d'"Ouvres vives", qui en arrive à rejeter lui-même ses origines étrangères ?

L. L. C'est ce qu'il y a de plus douloureux, quand il y a une part de soi qu'on n'accepte pas : que cette haine de soi se traduise par la haine viscérale de l'autre. Mon personnage illustre ce mécanisme pervers qui fait que c'est soi-même, en tant qu'étranger, qu'on ne supporte pas.

L. J. Il y a une autre chose qui me travaille et dont ce livre parle indirectement. Le fait qu'on soit aujourd'hui prouvé que la culture française était l'affaire de paroles venant d'ailleurs, qu'il y a une place à Paris pour des gens comme nous. En revanche, j'observe depuis quelque temps un changement vis-à-vis de cette question d'identité plurielle. Quand les frontières se sont ouvertes à l'Est, il m'est arrivé de parler souvent de bilinguisme, d'appartenances multiples, et j'ai l'impression qu'on me demandait moins de me définir. Il y avait plus de tolérance pour un certain cosmopolitisme, on pouvait être complexe et l'interlocuteur ne cherchait pas à vous assigner une identité. Aujourd'hui, il y a une crispation identitaire, on cherche à coller des étiquettes. Le multiculturalisme qui a remplacé le cosmopolitisme veut bien accepter l'autre, mais à condition qu'il définisse qui il est.

Propos recueillis par Stéphanie Dupays / lemonde.fr

Invention d'Œcriture



- 1 - Pourquoi les deux auteures ont - elles choisi d'Œcrire en franŒais ? _____
- 2 - Comment s'est passŒ le retour pour Linda et Luba dans leur pays natal ? _____
- 3 - Est-ce que Linda et Luba se sentent acceptŒes en France ? _____

Invention d'Écriture

- 1 - Pourquoi les deux auteures ont - elles choisi d'Écrire en français ?
- 2 - Comment s'est passÉ le retour pour Linda et Luba dans leur pays natal ?
- 3 - Est-ce que Linda et Luba se sentent acceptÉes en France ?